

Pourquoi les femmes ont la tête du diable

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 51

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204669>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Mais tout le monde, parbleu !
 — Vous voyez tout le monde ?
 — Au contraire, nous ne voyons personne ; nous nous calfeutrions dans notre « chez nous ». C'est là encore, dans ce petit nid, que nous avons arrangé à notre goût...

— A la « parisienne ».
 — A la parisienne, si vous voulez ; eh bien, c'est là notre refuge contre tout ce monde embourgeoisé, mesquin, compassé, que l'on voit ici.
 — Et vous allez quelquefois dans le monde ?
 — Jamais, je vous dis.
 — Au théâtre, au concert, au moins ?
 — Au théâtre, ... quelquefois ; quand il y a une tournée avec un acteur ou une actrice en vedette. Nous ne pouvons pas supporter les artistes de la troupe d'ici.

— Naturellement, vous êtes gâtés. A Paris, vous suiviez sans doute les spectacles du Théâtre français, de l'Odéon ? ..

— Peuh ! ... très, très rarement ; c'est trop cher, et puis, il faut faire toilette. Nous allions à Cluny, aux Bouffes, et surtout au Café concert. A Paris, on est sûr, on n'entend que des étoiles.

— Oui, oui, c'est tout le système solaire ; c'est éblouissant. Que voulez-vous, Paris est Paris et Lausanne est Lausanne. Et puis, certainement, dans la grand'ville, vous alliez souvent en dîner ou en soirée ; vous aviez beaucoup de relations, de joyeux amis ? ..

— Eh ben, non, pas seulement ; nous restions chez nous.

— Comme ici ?

— N'est-ce pas, à Paris, il y a trop de monde ; on ne se connaît pas.

— ... Comme ici. Car enfin, ces bons Vaudois, embourgeoisés, mesquins, défilants, compassés, que vous jugez si sévèrement, vous ne les connaissez pas, et madame les connaît moins encore.

Quand vous voudrez, bien sortir de votre repaire, vous mêler un peu au monde et chercher ici des Lausannois, de Lausanne et non de Paris, vous verrez, j'en suis sûr, qu'ils ne sont pas si désagréables que vous le dites, et surtout qu'ils ne diffèrent pas tant que cela de tous les gens que vous avez rencontrés dans vos séjours à l'étranger.

Croyez-moi, les hommes sont partout les mêmes, à peu de choses près ; il n'y a que l'enveloppe où il y ait quelque différence. Sucez la praline, et vous trouverez l'amande ; tantôt douce, tantôt amère, et cela dans tous les pays et sous tous les climats.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)
 3

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHÂTELOISE, PAR O. HUGUENIN

V (suite)

Non, poursuivait le justicier avec indignation, non, ma parole ! si quelqu'un m'avait rapporté ça de toi, je lui aurais dit : Tu en as menti !

— Voyons, Olivier, il n'y a pourtant pas de quoi se fâcher ! voulait dire Abram-Louis qui devenait cependant éramois à vue d'œil. Finalement, chacun son idée.

Sans l'écouter, le justicier continuait avec amertume :

— Pour des Pontiers¹, avaler ça, encore passe ; mais un communier de la Sagne, qui a été baptisé par M. Jean-Frédéric Perrot, qui a eu le privilège de faire ses « six semaines » et de « ratifier » avec M. Jean-Pierre Cartier, qui a présentement l'honneur, en sa qualité d'ancien d'Eglise, de faire partie d'un consistoire présidé par notre vénérable et vénéré pasteur, M. Charles-Daniel Prince, se laisser

¹ Habitants des Ponts.

Excusez-moi, mais vous me paraissez être de ceux — ils sont légion — dont mon vieil oncle Abram disait « qu'ils ne sont bien qu'ouïls ne sont pas » ... Diable ! déjà 3 heures. Au revoir !
 J. M.

Sinistrés de Malley.

Nous recommandons chaudement la soirée de bienfaisance qui sera donnée, ce soir, à la Maison du peuple, par l'*Harmonie lausannoise*, le *Théâtre du Peuple*, avec le concours de Mlle Luquien, cantatrice, de M. Birnbaum et de quelques zofingiens. — Programme des plus attrayants.

L'Histoire sainte. — Un papa dit à son fils :

— Connais-tu bien ton Histoire Sainte ?

— Oui, papa.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est qu'Adam ?

— Oh ! papa, je n'en suis pas encore là !

POURQUOI LES FEMMES

ONT LA TÊTE DU DIABLE

Les gens de Clucy-sur-Salins, dans le Jura français, redisent dans leur patois cette facétie populaire, qui a cours en Franche-Comté depuis des siècles et que comprendront tous les patoisants.

Jésus-Christ et pu saint Pierre se promenaient su lo rivo de lo mer. Tout d'un cò, i voya lou diable et pu no fonno (onna fenna) que se bottevant de l'autro rivo. Alors lou bon Dieu dit o saint Pierre : « Vo t'a vitou me lès décombotte. »

Saint Pierre se dépatze d'obéir o son maître e kma i martève ausse bin su l'ague que sur lo tarro, l'arrivo la dà ra de ta ; et pu, ma foi, kma i lès voit toudze de ple en ple annourtsis l'on contre l'autro, i nè fa ne fon ne do : i tire sen n'èpée et ioux còpe lo tète. Là dessus, i s'en retoune kma se de ra n'était, vâ Jésus-Christ que l'attendève et i li raiconte kma lo fâ.

En entendant ça, voilà que lou bon Dieu se met en coulère, et li dit en topant di pié : « Mâ ! bougre d'innocent ! i ne t'ovèvou pas dit d'ieux còpe lo tète : Pra-me bin vitou Dzan que délodze, et vo-t-o en mon mon ioux remettre. »

Voilà mon pôrou saint Pierre tout penou et so tio couito que retrouvâche ne secondo vois, et que se met en besougne de réquemôder so niguedouilleri. Mâ l'ovève ne tète fretto et tôle-mat coueto, tant l'ovève poue que lou bon Dieu ne s'impatientisse, que les uioux li trebeillévât se bin qu'i pra lo tète de lo fonno qu'i met su

entraîner si aisément dans l'erreur par un jeune ministre qui met des doctrines humaines en lieu et place de celles des saintes Ecritures, je te le dis, Abram-Louis, c'est un reniement qui vaut celui de saint Pierre ! Plaise à Dieu que tu t'en relèves comme lui par la repentance !

Convenez qu'il eût fallu être un ange de patience pour accepter cette sortie avec égalité d'âme. Or, monsieur l'ancien, si ami de la paix qu'il fût, n'avait pas le tempérament d'un ange, mais bien celui d'un homme terriblement sanguin. Aussi ne lui fera-t-on pas un crime d'avoir répliqué du ton d'une amère ironie et la face empourprée :

— Bien obligé, monsieur le justicier, je te rends grâce d'en être resté à saint Pierre ; j'ai vu le moment, Dieu me pardonne ! où tu m'allais accoupler à Judas ! Rénégat, c'est déjà assez dur à avaler : il n'aurait plus manqué que de m'appeler traître !

Ce disant, le pauvre ancien, profondément blessé, tourna sur ses talons et se mit à descendre la charrière à pas précipités. Le justicier, l'air digne, le suivit à grandes enjambées, mais sans chercher à le rejoindre, pour ne pas avoir l'air de reconnaître qu'il avait manqué de mesure. Et cependant, au fond du cœur, il éprouvait un vrai remords d'avoir été si sévère. Mais l'orgueil, ce maudit orgueil qui a fait tant de mal à la pauvre humanité depuis le commencement du monde, l'empêcha de crier : « Attends-moi, Abram-Louis ; j'ai été trop vif ; ne m'en veux pas, touchons-là. »

lou couô di diable et pu cto di diable qu'i met su lou cou de lo fonno.

Et voilà kma quai lès fonnets ont lo tète du diable.

LES LIVRES DE CHEZ NOUS

Au Foyer romand, étrences littéraires pour 1908. Lausanne. — Payot et Cie.

Pour la vingt-deuxième fois, l'excellente publication que dirige avec une si parfaite compétence M. Philippe Godet est apparue sur la table de tous ceux qu'intéresse la vie de notre pays romand. Pour ceux-là, il n'en est pas de plus impatiemment attendue. Ils savent qu'ils y trouveront une image fidèle de ce que nos écrivains ont produit dans le domaine de l'art et de la pensée, un écho de nos préoccupations les plus hautes, un témoignage de la vitalité croissante du petit pays mollement assis entre les Alpes et le Jura.

Seule, la chronique de M. Godet suffirait à justifier le succès croissant du *Foyer*. Trente pages d'un style alerte, riches de faits et de pensées, résument avec concision et clarté les événements les plus significatifs de l'année écoulée : c'est un régal qui ne court pas les livres et que M. Godet nous sert avec un tour de main qui n'appartient qu'à lui.

M. René Morax ouvre la série des « morceaux littéraires ». Avec une douloureuse acuité de pensée, il a étudié les ravages causés dans une âme ardente et sincère par le « démon de l'analyse ». Ces pages fortes et vibrantes portent bien la marque de son riche tempérament d'écrivain. M. Gustave Kraft disserte agréablement sur la télégraphie sans fil. M. Benjamin Vallotton conte avec beaucoup de verve l'histoire savoureuse d'une vieille femme, d'un prunier et d'un mauvais « petit saint ». M. Gaspar Vallette a rapporté de Bohême les spirituelles « notes d'un baigneur ». Mlle Eugénie Pradez fournit un nouveau cas de psychologie sentimentale ; c'est de tout repos. M. Louis Courthion a campé avec vigueur la rude et grande figure du guide Héliarion dont la mort tragique est « le triomphe de l'Alpe sauvage sur son dompteur obstiné ».

Après l'étude consciencieuse et précise consacrée par M. Eug. Secretan aux vallées de St-Nicolas et de Saas, on lira avec un plaisir tout particulier les pages éloquentes dans lesquelles M. Hubert Matthey parle, avec une émotion communicative, de « la poésie de la montagne ». M. Matthey est un alpiniste doublé d'un écrivain ; c'est une rencontre plus rare qu'on ne le croit. Enfin, à propos d'« Extension commerciale », M. Albert Bonnard dénonce avec infiniment de bon sens et d'énergie l'esprit de lucre qui tend de plus en plus à corrompre la politique, le journalisme et toutes les branches « désintéressées » de l'activité humaine. C'est là d'excellente et nécessaire besogne.

Les poètes, sans lesquels le *Foyer romand* ne

D'ailleurs Olivier Vuille n'avait pas l'habitude de céder ; quand il différait d'opinion avec Abram-Louis, c'était généralement ce dernier qui faisait le sacrifice de la sienne sur l'autel de l'amitié. « Il va s'arrêter au bas de la charrière, » se disait le justicier en maintenant sa distance.

L'ancien trotteait toujours ; il arriva à la grande route, et sans regarder en arrière, tourna le coin de la maison d'Esafie Vuille, le cousin d'Olivier, et continua son chemin. « Bah ! pensa le justicier en pressant un peu le pas, il m'attendra vers notre charrière ; on ne peut pas se quitter comme ça ! »

Il se trompait ; Abram-Louis passa outre, comme si depuis quarante ans il n'avait pas eu l'habitude de faire un bout de causette chaque dimanche, à l'entrée de ce chemin. Quelques pas plus loin il rejoignit le pasteur et son escorte, et poursuivit sa route sans détourner la tête. S'il eût jeté un regard par-dessus son épaule, il eût vu le justicier planté à l'entrée de sa charrière, aussi immobile que la femme de Lot changée en statue de sel.

VI

C'était par un beau dimanche de la fin de l'été que ces choses se passaient. En traversant la vallée, Olivier Vuille n'eut pas un regard pour les beaux regains frais et drus que les pluies douces, survenues après les fenaïsons, faisaient pousser à vue d'œil. Avec une souveraine indifférence, il